

LE MYTHE DES BABY-BOOMERS

ENTREVUE
MARC-ANDRÉ DELISLE

P. DESAULNIERS



Ils ont occupé un emploi permanent toute leur vie. Ils ont connu des conditions de travail idéales. Ils se préparent à une retraite dorée. Tel est le mythe entourant les baby-boomers. Le sociologue Marc-André Delisle brosse ici un portrait plus réaliste de la situation des personnes de 50-60 ans.

L'intérêt du chercheur pour cette tranche d'âge ne date pas d'hier. La sociologie du vieillissement s'avère d'ailleurs l'un de ses sujets de prédilection. Les conditions de vie des aînés comme l'influence des préjugés et des stéréotypes sur leur intégration sociale figurent parmi les thèmes des publications qu'a signées le sociologue qui enseigne aussi à l'Université Laval et à l'Université du Québec à Chicoutimi.

Marc-André Delisle déplore la perte de capital humain liée au phénomène des retraites hâtives. Il croit cependant qu'il est possible de réorganiser la société pour que les personnes vieillissantes puissent enfin jouer un rôle à leur mesure.

RND À quoi ressemble la vie des gens de 50-60 ans ?

Faute de pouvoir décrire de façon exhaustive la vie des gens de 50-60 ans, je soulignerai quelques traits liés à deux données importantes, soit le travail et la situation de famille.

Précisons d'abord que les personnes de 50-60 ans appartiennent à un âge transitoire, particulièrement en ce qui a trait au travail. Les statistiques témoignent d'ailleurs de situations plutôt variées. Dans la cinquantaine, certains commencent leur carrière ou aspirent à la commencer, alors que d'autres pensent à la terminer.

Les hommes de cette tranche d'âge qui occupent un emploi mènent une vie qui ressemble à celle de n'importe quelle personne sur le marché du travail. Ils s'adonnent à des loisirs les fins de semaine. Ils prennent des vacances l'été.

Chez les femmes, la situation diffère quelque peu. Les données révèlent que 60% des femmes de 50 ans occupent un emploi. À 55 ans, cependant, ce pourcentage tombe à 41%. Une majorité de femmes ont donc quitté le marché du travail à 55 ans. Cela implique des changements importants dans leur mode de vie.

Sur le plan de la situation de famille, les statistiques montrent que, à 50 ans, presque tout le monde vit en couple. De plus, la proportion d'hommes mariés se maintient, tandis que celle des femmes mariées décline légèrement. On passe en effet de 70% de femmes mariées chez les 50-54 ans à 63% chez les 60-64 ans. Le veuvage commence donc à influencer la vie des femmes de cette tranche d'âge.

Le fait de vivre en couple influence considérablement le mode de vie. Il suffit en effet que l'une des deux per-

sonnes occupe un emploi stable pour que les perspectives en ce qui a trait au niveau de vie changent.

Cependant, une séparation ou un divorce aura également des répercussions majeures sur le style de vie. Pensons à l'homme qui doit verser une pension alimentaire à son ex-conjointe, ou encore à la femme qui ne reçoit pas la pension à laquelle elle aurait droit. Ce sont autant de scénarios qui peuvent hypothéquer le capital économique.

Les enfants contribuent aussi à changer la donne. Les générations plus jeunes ont eu moins d'enfants et les ont eus plus tard. Ce qui a pour conséquence que, à 50-55 ans, ces personnes ont encore des enfants à charge.

Ajoutons que, de nos jours, les jeunes de 20-30 ans ont souvent de la difficulté à décrocher un emploi stable. Plusieurs d'entre eux ne sont pas autonomes financièrement et leurs conditions de vie demeurent précaires. Aussi, leurs parents choisissent de continuer à travailler pour les aider à subvenir à leurs besoins.

Par ailleurs, il subsiste ce fameux mythe autour des baby-boomers. Au fil du temps, on a brossé un portrait assez caricatural de cette génération. On croit à tort que ces gens ont occupé un emploi permanent toute leur vie, qu'ils ont connu des conditions de travail rêvées. Un scénario idyllique menant à une retraite dorée.

Rectifions le tir : une minorité des baby-boomers se trouvent dans cette situation. Ceux qui ont profité de la sécurité d'emploi, par exemple, provenaient souvent de la fonction publique. Dans les faits, environ 10% de la population active travaille dans le secteur public ou parapublic.

La grande majorité des travailleurs sont issus du secteur privé. Ces autres baby-boomers ont donc connu des conditions plus modestes, c'est-à-dire des salaires moyens ou maigres, un travail plus ou moins intermittent. Ils continuent de travailler à temps plein ou à contrat parce qu'ils n'ont pas accumulé suffisamment d'argent pour prendre leur retraite.

Au fil des ans, on a brossé un portrait caricatural de la génération des baby-boomers.

D'autres doivent cesser de travailler pour des raisons de santé ou parce que les tâches qu'ils accomplissent sont devenues trop pénibles. Ceux-là prennent leur retraite par défaut. On s'éloigne ainsi du portrait mythique des baby-boomers qui ont eu la vie facile.

RND La société a-t-elle des attentes envers les personnes qui sont à l'aube de la retraite ?

En réalité, notre société a peu d'exigences à l'endroit des gens de cette tranche d'âge. Elle n'en a pas plus d'ailleurs vis-à-vis des jeunes. À l'occasion d'une conférence, j'ai indiqué à des personnes âgées qu'il fallait remplacer l'adage « Je dois donc je suis » par « Je suis donc je dois ». Il faut s'inventer des devoirs pour exister.

Prenons par exemple le devoir de solidarité. Chez les 50-60 ans, cette responsabilité prend un aspect particulier car, dans notre société, la valorisation se situe davantage du côté du succès et de la réussite financière.

Ainsi, on accordera plus de valeur au *snowbird* qui passe l'hiver dans le Sud, loin des obligations familiales et de l'engagement social, qu'à la personne du même âge qui reste au Québec et qui fait du bénévolat pour des groupes communautaires. La reconnaissance liée au dévouement et à l'altruisme est à peu près inexistante dans notre société. Bien sûr, on remet quelques prix à l'occasion mais, dans le discours officiel, on valorise davantage l'argent, le succès et le prestige.

Outre le devoir de solidarité qui est lié à l'engagement social et politique, on pourrait aussi évoquer le devoir de transmission de l'héritage moral. C'est un devoir qui touche tout particulièrement les gens de 50-60 ans.

Il est fondamental que les générations plus âgées façonnent, en quelque sorte, les générations qui les suivent. Malheureusement, notre société encourage peu le parrainage institutionnalisé. On a plutôt tendance à maintenir les 50-60 ans dans une situation de compétition avec leurs pairs et avec les générations plus jeunes. Au lieu d'inciter les générations à collaborer, à coopérer, on place les travailleurs âgés en concurrence. Cela amène les gens expérimentés à dépenser une énergie folle, juste pour conserver leur place.

D'autres sociétés ont compris que cette stratégie ne mène nulle part. Chez les Japonais, par exemple, les promotions sociales sont liées à l'âge. Plus on vieillit, plus on a de chances d'être promu. Il ne sert donc à rien de faire la guerre à son patron pour prendre sa place. Les jeunes ont plutôt intérêt à donner le meilleur d'eux-mêmes pour aspirer à obtenir plus tard un meilleur statut.



Le temps consacré au travail est un pivot qui structure tous les autres temps de la vie.

RND Les relations familiales, amicales et sociales prennent-elles une couleur particulière pour les gens de 50-60 ans ?

Cette question m'amène à parler de l'évolution de la sociabilité. Historiquement, nous sommes passés d'une sociabilité globale à une sociabilité fragmentée. Curieusement, nous entretenons à peu près autant de contacts sociaux qu'autrefois, mais ces rapports se vivent d'une manière différente.

Avant, nous étions entourés de nombreuses personnes avec qui nous partageons mille et une choses tandis que, aujourd'hui, le temps comme les contacts sociaux sont fragmentés. Prenons le cas des gens qui occupent un emploi. Le temps qu'ils consacrent au travail devient un pivot qui structure tous les autres temps, c'est-à-dire ceux qui sont

consacrés à la vie privée, aux loisirs, à la vie socio-affective. De plus, une tension très forte s'exerce entre ces temps.

Évidemment, les choses se passent différemment selon que la personne occupe un emploi ou qu'elle est retraitée. Le scénario varie également chez les couples où un seul des conjoints est sur le marché du travail.

Chez les gens de 50-60 ans, tous ces scénarios existent. Certaines personnes mènent des carrières très prenantes auxquelles elles consacrent énormément de temps. D'autres, complètement retraitées, disposent de tout leur temps. Leur seul souci consiste à inventer chaque journée, à trouver le moyen d'occuper toutes ces heures de loisir. En parallèle figurent des gens retraités et socialement engagés dans toutes sortes d'activités.

En somme, les relations sont modulées par les occupations de la personne. Cela m'amène à parler d'un concept que j'ai récemment développé, celui de l'«adoption», qui découle de la notion d'adepte.

L'adoption renvoie à toutes les habitudes de loisir, aux occupations que privilégie une personne. Qu'on pense au vélo, à la fréquentation de marchés aux puces ou aux activités religieuses. Deux caractéristiques s'appliquent à l'adoption : la personne s'adonne avec ferveur à l'activité choisie et elle la partage avec une communauté de gens. Dans ce sens, l'activité privilégiée confère à la personne une identité sociale grâce à cette communauté.

Imaginons un groupe de cyclistes. Ceux-ci se rencontrent pour faire des randonnées. Ils portent à peu près tous le même habillement et possèdent sensiblement les mêmes accessoires. Chacun d'eux éprouve un sentiment d'appartenance au groupe. Toute une culture entoure cette activité. On pourrait bien sûr en dire autant d'autres loisirs.

Ainsi, l'adoption façonne l'occupation du temps. Si elle se transforme en passion, la personne s'isolera des autres. Elle partagera son adoption avec sa communauté, mais s'éloignera de ceux qui s'adonnent à d'autres activités. La passion spécialise en quelque sorte les relations. À un niveau plus intense, l'adoption peut devenir une manie. La personne vit alors un isolement total et sa situation devient pathologique.

Toutes les activités que l'on privilégie et l'intensité que l'on y met façonnent donc les relations sociales. De plus, le temps fragmenté module les

liens que l'on entretient. Les amis deviennent souvent des personnes que l'on rencontre de façon épisodique. La famille et la parenté occupent un certain temps dans notre horaire pour des raisons de fidélité ou de devoir. En somme, on essaie tous de trouver un équilibre entre l'ensemble de nos occupations et nos adoptions.

RND Les hommes et les femmes vivent-ils différemment la période de 50-60 ans ?

On peut observer des ressemblances et des différences dans les variables du travail et de la vie affective. Comme c'est une période de transition, il s'avère difficile d'évoquer un seul cas type. Par exemple, on dénombre de plus en plus de femmes fortement engagées dans une carrière. Pour les couples où les deux conjoints correspondent à ce modèle, la période de 50-60 ans se vivra à peu près de la même manière pour les hommes et pour les femmes.

Par ailleurs, les femmes continuent de s'investir davantage que les hommes dans les relations socio-affectives. Dans cette perspective, on verra plus de femmes se regrouper pour s'adonner à une activité. Cette situation va sans doute évoluer au cours des deux prochaines décennies. Mais, pour l'instant, la dimension socio-affective représente encore le pivot central de la vie des femmes.

Le fait que moins de femmes soient engagées dans des carrières accaparantes explique sans doute que leurs relations socio-affectives soient plus intenses sur les plans quantitatif et qualitatif. Les hommes ne ressentent pas nécessairement le besoin de se regrouper. Toutefois, ceux qui prennent



*De nos jours,
on valorise encore
énormément
les valeurs
de la jeunesse.
Le «tasse-toi,
mon oncle»
est toujours
dominant.*

leur retraite auront davantage envie de participer à des activités, de rencontrer d'autres personnes.

Quant à l'idée de la retraite, elle chemine différemment chez les hommes et chez les femmes. Ici encore, il faut prendre en compte les variables du travail et de la situation maritale. Les femmes qui ont fait carrière durant 25, 30 ou 40 ans vivront la retraite de la même façon que les hommes. Si elles occupent un poste de commande – ce qui est le lot d'une minorité –, elles hésiteront à partir au sommet de la réussite professionnelle. Pour les autres, l'idée de partir entraînera moins de tergiversations.

De plus, la variable de la situation maritale recoupe celle du travail. Actuellement, les femmes de la tranche d'âge 50-60 ans dont le conjoint songe à prendre sa retraite se trouvent devant un dilemme. Souvent, elles ont elles-mêmes effectué un retour sur le marché

de travail vers 35-40 ans. Elles n'ont donc pas accumulé assez d'économies pour s'arrêter. «Que faire?, se demandent-elles. Continuer à travailler pendant que le conjoint reste à la maison?»

Selon les données dont on dispose, il semble que les couples tendent tout de même à synchroniser leur retraite à quelques années près. Ainsi, la retraite des hommes exercerait une pression sur la retraite des femmes, et inversement dans certains couples.

D'autres scénarios peuvent influencer les travailleurs à prendre ou non leur retraite. Par exemple, les personnes divorcées ne refont pas systématiquement leur vie avec quelqu'un qui jouit d'une bonne autonomie financière. Ajoutons à cela les difficultés qu'éprouvent les enfants à se tailler une place sur le marché du travail, la situation des familles recomposées et bien d'autres facteurs qui témoignent de la complexité de notre monde.

Les hommes et les femmes de la tranche d'âge de 50-60 ans traversent donc cette période de manière semblable ou différente, selon leur situation de vie.

RND Comment notre société perçoit-elle le vieillissement ?

Dans notre société, le vieillissement est perçu comme un déclin. De fait, on ne gagne pas grand-chose à vieillir dans un système où l'accent est mis sur la productivité. Précisons que l'on atteint le statut social le plus élevé vers la cinquantaine. La notion de statut social est ici associée au pouvoir, au revenu et au prestige. Dans la cinquantaine s'amorce le déclin. Comme les personnes vieillissantes ne jouent pas un rôle socialement défini, on a tendance à les marginaliser.

Dans notre société, le vieillissement est perçu comme un déclin.

Du coup, leur statut perd de son lustre. En effet, le simple fait de quitter le marché du travail entraîne une baisse de prestige. On peut avoir fait le métier le plus reconnu qui soit, mais si l'on n'a pas conservé une certaine activité, en devenant consultant par exemple, on se retrouve dans une catégorie que la société a tendance à juger inférieure.

De nos jours, on valorise encore énormément les valeurs de la jeunesse. Le «tasse-toi, mon oncle» est toujours dominant. Cela est plutôt paradoxal pour une société vieillissante. Au cinéma, bien sûr, il arrive qu'à l'occasion on réserve le beau rôle à des personnes âgées. C'est charmant et émouvant. Mais, dans l'ensemble, la production

culturelle nord-américaine prône davantage les attributs de la jeunesse, donc la force, la beauté, le sex-appeal, la vitesse et la vivacité.

Les acteurs âgés jouent plus souvent les rôles de personnages malicieux. Ils incarnent en quelque sorte cet autre côté de la vie que l'on redoute. Le stéréotype du vieil homme, par exemple, correspond à quelqu'un ayant un penchant égoïste, lubrique, etc. De son côté, la femme âgée se révèle plus ou moins marâtre, casse-pieds, etc. Le folklore entourant le personnage de la belle-mère connaît encore des jours joyeux.

Rappelons que cette perception du vieillissement peut changer selon les époques et les sociétés. Au Moyen-Âge, le régime féodal favorisait les personnes âgées parce que ces dernières détenaient le capital. On vivait alors dans un système de transmission des terres, ce qui permettait aux vieux de tenir les jeunes en respect. Rien ne garantissait toutefois la qualité des rapports. Il devait y avoir beaucoup d'hypocrisie dans les échanges. Mais le statut et le prestige accordés aux personnes âgées étaient bien présents.

Dans les sociétés africaines et asiatiques, on respecte énormément les gens d'un certain âge, tout particulièrement les ancêtres que l'on place au sommet de la hiérarchie sociale. De même, plus on est proche des ancêtres, plus on gagne du prestige.

Cette perception est tout à fait à l'opposé de celle des sociétés qui prônent des valeurs associées à la jeunesse. Là, on peut bien sûr vieillir dans la dignité. Cependant, le poids des années fait passer les personnes âgées dans une autre catégorie, surtout quand on arrive à la grande vieillesse. À 50 ans, on vous



La quête de la vie éternelle est un phénomène vieux comme le monde. Les pharaons, les pyramides d'Égypte et les temples mexicains représentaient déjà ce désir d'immortalité.

accorde encore de l'estime. À 60 ans, on manifeste à votre égard de la sympathie. Finalement, à 70 ans, on éprouve pour vous de la compassion.

Pourquoi ce changement de perception? Parce que si l'on veut continuer à recevoir de l'estime, il faut produire. Dans notre société, on ne récompense pas l'être. Si l'on veut faire parler de soi dans les journaux, il vaut mieux être fou et faire des bêtises. C'est triste à dire, mais la sagesse ne rapporte pas grand-chose dans notre culture.

RND Comment expliquer que l'on mène des recherches pour prolonger la vie, alors que les gens ne veulent pas vieillir?

La quête de la vie éternelle est un phénomène vieux comme le monde.

Les pharaons et les pyramides d'Égypte représentaient déjà ce désir d'immortalité. Toute l'histoire de l'alchimie et de la médecine est d'ailleurs liée à la recherche de l'élixir qui permettrait de vivre éternellement. De même, les percées scientifiques qui concernent aujourd'hui des produits pouvant retarder le vieillissement font à l'occasion la une des quotidiens.

De nos jours, les recherches sur le prolongement de la vie visent surtout à permettre aux gens de conserver leur santé plus longtemps. Tout le monde appréhende la période précédant la mort, l'agonie et les longues maladies chroniques. Les chercheurs sont surtout centrés sur la prévention de ces maux. Par le fait même, ils contribuent à prolonger la vie, mais le rôle de la

médecine se situe d'abord du côté de l'hygiène, des habitudes et des conditions de vie.

Par ailleurs, la plupart des personnes âgées, particulièrement les « jeunes vieux », sont en bonne santé physique et mentale. Le stéréotype du pauvre vieux malheureux qui s'ennuie ne correspond pas à la réalité. Quand on a toute son autonomie, qu'on n'éprouve pas de problèmes financiers ni d'ennuis avec personne, on n'a pas du tout envie de mourir. On souhaite plutôt vivre longtemps. Quand on est heureux, on songe peu à la mort.

Ce que les personnes âgées repoussent, ce n'est pas la vieillesse biologique, mais la vieillesse sociale. On redoute davantage la dépréciation qui accompagne les signes de la vieillesse. Même si l'on se sent très bien avec l'âge qu'on a, on vit aussi dans le regard des autres; et ce regard est souvent stigmatisant.

On peut d'ailleurs s'en rendre compte assez tôt dans la vie. À 30 ans, rendez-vous dans une discothèque de jeunes adultes. On vous fera sentir rapidement que vous n'appartenez plus à ce groupe d'âge. Imaginez quand vous avez 50, 60 et 70 ans. À cet égard, notre société se révèle très ségrégationniste, très « âgiste ». Autant on tente de combattre le sexisme, autant on déploie peu d'efforts pour lutter contre l'âgisme.

Cette attitude fleurit si joyeusement qu'on devient très jeune victime de ce regard d'exclusion. Cela explique pourquoi tant de gens luttent contre les signes du vieillissement par toutes sortes de moyens : atténuation des rides, chirurgie plastique, pilules miracles, etc. On craint le rejet social. On a peur d'être marginalisé, d'être déconsidéré, de ne plus attirer personne physique-

ment. La motivation concerne donc moins l'immortalité que le fait de rester dans le coup.

RND Quels sont les effets du vieillissement de la population sur notre société ?

Le phénomène du vieillissement de la population comporte bien sûr des avantages et des inconvénients pour une société. Certains ouvrages et discours sur le sujet exagèrent aussi l'impact social du vieillissement démographique.

En effet, on évoque des problèmes qui existaient bien avant que la population soit vieillissante. Pensons à l'engorgement des urgences que l'on attribue au nombre croissant de personnes âgées, alors qu'on connaît le problème depuis déjà 20 ans. En somme, les vieux ont le dos large. Si l'on examine en revanche la situation dans les sociétés dont le taux de personnes âgées dépasse largement le nôtre, on peut observer différents avantages.

Le premier atout du vieillissement de la population concerne le rapport de dépendance démographique qui se situe à son plus bas niveau. En clair, cela signifie que la population active a relativement peu d'obligations économiques envers la population dépendante, soit les 0-14 ans et les 65 ans et plus. Le temps est donc propice aux économies, du moins pour les 20 prochaines années. Après 2015-2020, ce rapport va forcément changer.

Un autre avantage est que la pyramide d'âge, telle qu'elle apparaît actuellement, montre que la tranche d'âge la plus nombreuse dispose du plus grand pouvoir financier. Les personnes qui appartiennent à cette tranche occupent en effet des emplois, ce qui leur permet

de consommer et de faire rouler l'économie.

Curieusement, notre société ne profite ni du faible rapport de dépendance démographique ni du fait d'être composée d'un grand nombre de personnes actives et autonomes financièrement. Pourquoi ? Parce qu'on vit dans une société de compétition. Les gens visent davantage à se mesurer les uns aux autres qu'à travailler en coopération.

En conséquence, le potentiel des baby-boomers est souvent inexploité ou sous-exploité. Il suffirait de quelques politiques gouvernementales dynamiques et intelligentes pour mobiliser ces personnes et les faire travailler à la fois au développement économique et à l'amélioration de la qualité de la vie sociale.

Le stéréotype du pauvre vieux malheureux qui s'ennuie ne correspond pas à la réalité.

Du côté des inconvénients figurent les sommes que la société devra consacrer à la population vieillissante. À ce propos, on tend cependant à exagérer les choses. On agite les épouvantails avec la retraite des baby-boomers. Si l'on sait retenir un certain nombre de ces personnes sur le marché du travail, la transition s'effectuera sans doute en douceur.

Le drame consisterait à relancer une opération comme celle qui a eu lieu à la fin des années 90, alors que les gouvernements ont massivement poussé vers la sortie quantité de travailleurs expérimentés. L'incitation à la retraite a parfois des effets pervers.

Tout n'est pas rose, bien sûr ! Quand les baby-boomers commenceront à perdre leur autonomie, ils pèseront plus lourd sur les épaules des générations plus jeunes. On a environ 25 ans pour se préparer à cette situation et, d'ici là, il faudra doubler le nombre de centres d'hébergement et améliorer la qualité de vie en centre. Le plus important consistera à trouver des rôles sociaux pour les personnes vieillissantes; pas seulement des rôles socioculturels, mais aussi des rôles économiques. Cet objectif m'apparaît fondamental.

Enfin, il faudra organiser la société pour que les aînés puissent être actifs dans la communauté. Peut-être faudrait-il respecter des quotas de travailleurs âgés dans les organisations, ou encore protéger les emplois de ces mêmes travailleurs.

Actuellement, sur le marché du travail, les personnes de 50-60 ans doivent parfois faire face à des situations dramatiques. Au moment où certaines d'entre elles commencent à constituer leur fonds de retraite survient une vague d'abolitions de postes ou une fermeture d'usine. Ces gens « mangent leurs bas » jusqu'à ce qu'ils aient droit de recevoir leur pension de retraite. Ils se retrouvent alors avec un minimum de revenus.

On dispose donc de quelques années pour corriger le tir. Souhaitons qu'on sache les utiliser à profit pour qu'il y ait plus d'avantages que d'inconvénients liés aux effets du vieillissement de la population.

RND Peut-on dire que les travailleurs vieillissants sont productifs ?

Si l'on se fie aux stéréotypes décrits dans l'ouvrage intitulé *La réalité des*



***Imaginez
ce que serait
notre monde
si l'on proposait
aux personnes
retraitées
des activités
socialement utiles.***

ainés québécois, il subsiste plusieurs préjugés à l'égard des travailleurs vieillissants. On croit, par exemple, que ces derniers sont moins productifs, moins rapides et, surtout, qu'ils sont incapables de s'adapter aux changements entraînés par les nouvelles technologies.

Or, il m'apparaît risqué de généraliser. De fait, on trouve une fraction importante de travailleurs âgés peu scolarisés. Ces personnes ne pourront donc pas occuper un emploi dans la nouvelle économie où la haute technologie est omniprésente.

Par contre, notre société connaît une pénurie d'emplois dans des secteurs bien terre à terre. On manque de plombiers, de mécaniciens, de bons ouvriers. Nul doute que les travailleurs manuels pourraient se recycler dans ces domaines. Ce n'est pas tout le monde qui a besoin de s'y connaître en informatique pour se rendre utile. La société

requiert aussi les services de travailleurs manuels.

Examinons d'autres aspects qui vont à l'encontre des préjugés existants. Des études montrent que les travailleurs âgés sont plus fidèles et plus loyaux que les autres. Ceux-ci risquent moins de quitter leur emploi. De plus, ils compensent leur manque de rapidité par leur longue expérience. Soulignons à ce propos que le déclin des capacités physiques et mentales entre 20 et 60 ans est très lent. Ainsi, un travailleur de 60 ans peut accomplir environ 75 % des tâches d'un travailleur de 20 ans. Après 60 ans, le déclin est toutefois plus rapide.

Pour ce qui est des tâches pénibles, les jeunes auront évidemment plus de résistance que les vieux. Ils auront aussi de meilleurs réflexes dans les travaux dangereux. Ils seront enfin favorisés si les opérations à effectuer nécessitent rapidité et dextérité. En revanche, les

travailleurs âgés sont en meilleure position que les jeunes du côté des emplois administratifs. L'expérience constitue un atout de taille en gestion.

Enfin, comme notre économie est surtout basée sur les services, les travailleurs âgés peuvent donner un aussi bon rendement que les jeunes travailleurs.

RND Doit-on s'inquiéter des mises à la retraite qui surviennent de plus en plus tôt ?

Le phénomène des retraites hâtives repose sur la convergence de deux tendances sociales. Pour les entreprises, les mises à la retraite représentent un moyen de rationalisation de la main-d'œuvre. Pour les travailleurs, la retraite représente souvent un objet de désir.

Prenons le cas des travailleurs des secteurs traditionnels affectés à des tâches répétitives et ennuyeuses. Ceux-ci n'éprouvent pas de regrets à quitter le marché du travail. Ils sont cependant soucieux de leur condition financière. Peu de travailleurs en fait résistent devant une offre de retraite dorée. On l'a bien mesuré dans la fonction publique, car les gens se bouscuaient aux portes pour pouvoir s'en aller.

Tout travail suppose des contraintes qui ne figurent pas au programme de la retraite. C'est pourquoi cet état fait si envie. Ainsi, contrairement au mythe de la retraite catastrophe, la majorité des personnes qui quittent le marché du travail s'adaptent très bien à leur nouvelle situation.

Les travailleurs qui vivent difficilement le passage à la retraite correspondent à des profils bien précis. Certains avaient fait du travail le centre de leur vie. Souvent, ils s'organisent pour demeurer sur le marché du travail en

dénichant un autre emploi. D'autres sont en mauvaise santé. La retraite peut alors contribuer à aggraver leur état. Les moins chanceux sont victimes d'un licenciement collectif. Eux n'ont pas choisi leur sort. L'usine ferme, ce qui les mène tout droit au chômage, et leur faible scolarité ne leur donne qu'une mince chance de trouver du travail ailleurs.

Pour l'homme, tout particulièrement, une perte d'emploi à 50 ans est souvent associée à une dépréciation sociale. Cette retraite forcée peut alors miner la santé mentale. Cependant, ces cas de retraités malheureux demeurent minoritaires.

La retraite donne bien sûr lieu à des changements majeurs, à une réorganisation de l'existence. Au fond, c'est comme une sorte de rite de passage comparable à celui qui consiste à quitter ses parents pour aller vivre en appartement. Mais la retraite qui tue est un mythe. Toutes les études montrent plutôt qu'elle est vécue, par la majorité des gens, comme une libération.

Cela constitue presque un danger pour la société. Comme on valorise relativement peu les travailleurs âgés, on les incite à partir le plus tôt possible. Du coup, la société est privée de l'apport de ces gens d'expérience. Il y a là matière à une révolution sociale qu'il faudrait d'ailleurs faire bientôt. Celle-ci consisterait à valoriser l'intervention des travailleurs âgés, à leur apporter une certaine sécurité et à modifier l'organisation du travail pour leur permettre de coopérer avec les plus jeunes au lieu de leur faire concurrence.

RND Y a-t-il des conséquences au fait que le temps de retraite s'allonge sensiblement ?

La prolongation du temps de retraite entraîne beaucoup de changements dans la société. Plusieurs ouvrages traitent de cette question. En fait, la réorganisation sociale liée à ce phénomène prend l'allure d'une véritable révolution culturelle. On se dirige effectivement vers un parcours de vie où l'on va passer plus de temps en dehors du marché du travail que sur le marché du travail. Si l'on considère que la retraite des baby-boomers durera en moyenne 25 ans, on peut penser que ce seul facteur donnera lieu à de grands bouleversements.

On peut s'imaginer que, dans l'avenir, les parcours de vie seront de plus en plus dilués. Ce phénomène est d'ailleurs déjà commencé. Les jeunes travaillent souvent à temps partiel. Les femmes et les hommes font des allers-retours entre le marché du travail et d'autres projets. Certains travailleurs prennent des années sabbatiques. En somme, pour autant que les structures sociales le permettront, on peut s'attendre à ce que la retraite devienne de plus en plus progressive.

Malgré cette activité partielle, la retraite des baby-boomers risque de laisser beaucoup de gens inactifs. Dans les milieux politiques, on songe à retarder l'âge pour obtenir la pension de retraite. Aux États-Unis, on compte repousser à 67 ans le moment pour accéder à la pension à partir de 2025. Le Canada y pense aussi. Toutefois, tant que la situation économique demeure stable, il y a peu de chances qu'une pareille mesure obtienne la faveur populaire.

Le scénario serait différent si l'économie devenait chancelante et si les jeunes devaient travailler de longues heures, payer des impôts très élevés ou

des cotisations démesurées à la Régie des rentes pour permettre aux retraités de profiter de la vie. On vivrait alors de fortes tensions sociales.

Néanmoins, sans le développement d'une conscience générationnelle, on pourra difficilement réorganiser la société efficacement. Il faudrait peut-être une politique des âges, des règles qui établiraient que chaque tranche d'âge a des droits et est protégée contre la discrimination. Il faudrait notamment procéder à une meilleure intégration des groupes d'âge.

Il serait normal, par exemple, de trouver des personnes âgées dans les garderies et des jeunes dans les conseils d'administration des centres d'hébergement. Malheureusement, dans de nombreuses organisations subsiste une trop grande homogénéité d'âge, alors qu'on a besoin de diversité. Je crois beaucoup à la dynamique des âges.

L'une des conséquences les plus néfastes du temps de retraite qui s'allonge demeure la perte de capital humain. Imaginez ce que serait notre monde si l'on proposait aux personnes retraitées des activités productives, c'est-à-dire socialement utiles. Il y a des besoins sociaux qui sont criants, des groupes communautaires qui manquent de main-d'œuvre. Partout, on cherche des bénévoles pour toutes sortes de nobles causes qui visent à améliorer les conditions de vie des gens, à faire évoluer la société.

Pendant ce temps, des personnes expérimentées se morfondent chez elles, tournent en rond dans les centres commerciaux. Quelques bonnes idées émanant du milieu politique pourraient aider à remettre en service toutes ces ressources inexploitées. On peut toujours rêver... ■